

Une Landsgemeinde : (impressions d'un touriste)

Autor(en): **Fridolin**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **64 (1926)**

Heft 13

PDF erstellt am: **01.09.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-220189>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

Et des qualités, les Vaudois en ont aussi, j'es-père, demandez-vous ? S'ils en ont ! Leurs dé-fauts sont l'exception ; ils ne sont là que pour confirmer la règle.

Ainsi donc, les Vaudois sont les premiers des hommes, des phénix ?

Oh ! les premiers des hommes, des phénix... non, nous ne disons pas cela. Mais il n'empêche qu'il n'y a point comme nous ! Qui est-ce qui a dit ça, à propos ? Le saura-t-on jamais ? En tout cas, c'était un tout malin. J. M.

L'acteur X..., ayant un procès avec son directeur, eut devoir aller solliciter ses juges.

Il se présente chez le président de la cour.

— M. U., s'il vous plaît ? demande-t-il.

— Hélas, monsieur, il est mort la nuit dernière !

— Ah ! cela ne fait rien, répond l'acteur absorbé, je n'ai qu'un mot à lui dire.

UNE LANDSGEMEINDE

(Impressions d'un touriste.)

MROIS heures ! Ziegelbrücke. C'est là que l'on change de train pour Glaris. Partis à 8 heures du matin de Lausanne, nous n'avons eu que cinq minutes d'arrêt à Olten, et tout juste le temps de changer de train à Zurich. Nous voici donc à l'entrée de la vallée de la Linth.

Un double coup de sifflet du chef de train, et nous voilà repartis dans la direction de Linthal. Voici Naefels, avec sa jolie église au toit rouge. Entre deux maisons du village, on aperçoit, rapidement, l'obélisque érigé en souvenir de la journée mémorable du 9 avril 1388 où à peine six cents Glaronnais infligèrent une défaite complète à un ennemi dix fois supérieur en nombre.

Enfin, voici Glaris, au pied du majestueux Glärnisch encore saupoudré de neige fraîche.

Lestement, nous arrêtons nos logements ; il y aura foule à la capitale, ce soir. Quelle jolie petite ville propre ! Elle a l'air toute neuve. Trois grandes rues, coupées à angle droit par les rues secondaires, permettent à l'air et à la lumière de pénétrer largement dans les jolies maisons, pour la plupart entourées d'un jardinet. La vieille ville a été détruite en mai 1861 par un incendie, dont les dommages s'élevèrent à plus de 40 millions. C'est avec un souvenir ému que les vieux habitants parlent du magnifique élan de solidarité confédérale pour leur venir en aide. De cette partie de la ville, il ne reste que quelques maisons aux pignons caractéristiques. A peine est-on au bout de la ville qu'il semble que l'on va se butter contre les montagnes !

C'est dimanche (22 mai). Grande animation dès le bon matin dans les rues. De nombreux trains, ordinaires et supplémentaires, déversent des flots de citoyens et citoyennes de tout âge. C'est aujourd'hui que le peuple souverain vient entendre le gouvernement rendre compte des missions qui lui ont été confiées, et prendre des décisions pour le bien-être du pays.

Dès 10 h., la place pour le passage du cortège est préparée par la police locale. Nous allons visiter la cathédrale, qui sert aux cultes des protestants et des catholiques ; les uns et les autres y ont régulièrement chacun deux services par dimanche.

A la rue du Marché, des deux côtés, sont installés de nombreux bancs. Les marchandises les plus diverses y sont offertes à des prix — s'il faut en croire les boniments — où tous les marchands y perdent leur avoir !

Une jeune fille en costume du pays nous offre des cartes postales et nous indique un magasin où nous trouverons un grand choix de vues. Nous nous y rendons, et quelle fut notre surprise, lorsque le marchand nous invita, le plus aimablement du monde, à monter à son appartement, où il mit trois fenêtres à notre disposition pendant le passage du cortège !

10 h. 30. Le drapeau fédéral flotte sur le bâtiment du gouvernement. Les cloches sonnent à toute volée. La musique de la ville ouvre le cortège au son d'une marche entraînant. Deux sections du bataillon glaronnais No 85 ouvrent la marche. Derrière, deux huissiers, l'un porte le sceptre, l'autre l'épée à deux tranchants. Ils pré-

cedent le landamman et le landesstatthalter, que suivent les autorités, les pouvoirs exécutif, législatif et judiciaire. A part les huissiers en grande tenue, tout ce monde est en noir, et marche lentement, solennellement, tête découverte. A leur passage, également, chacun se découvre. Ce cortège, qui est fermé par une section de fusiliers, baïonnette au canon, a quelque chose de très digne et donne l'impression que tous ces hommes sont pénétrés d'un seul désir : travailler à la prospérité de leur cher petit pays et le défendre, si besoin est, jusqu'à la dernière goutte de leur sang.

Dès qu'est passé le cortège, les gens du pays, accourus depuis les chalets les plus reculés, font suite et pénètrent dans l'enceinte où la landesgemeinde va avoir lieu. Des gradins ont été élevés sur la place publique. Les soldats forment la haie ; chacun prend place autour de la tribune, qui assis, qui debout, qui encore grimant sur les gradins.

Le landamman Blumer monte à la tribune, et prononce, d'une voix ferme, très distinctement, le discours d'ouverture, tête découverte et appuyé sur le glaive nu.

« Très fidèles et chers combourgeois !

« Cette année, c'est plus tard que de coutume, que je viens, hommes libres de Glaris, vous souhaiter la bienvenue en ce lieu historique, jurer avec vous le serment de la fidélité à la patrie et y discuter, conscients de notre responsabilité, des destinées du pays. »

Après avoir passé en revue les différents événements de l'année, il exprime le vœu qu'il y ait toujours un bel accord entre le gouvernement et le peuple, et il présente les propositions du gouvernement.

Ce discours, empreint du plus pur patriotisme, se termine par ces mots :

« C'est en implorant la bénédiction du Tout-Puissant sur notre pays et son peuple, que je déclare la landesgemeinde de 1910 ouverte. »

Puis le landamman fut assermenté par le landesstatthalter (c'est-à-dire vice-président du Conseil d'Etat). Le landamman fit ensuite prêter serment au peuple de voter selon sa conscience. Ce furent alors plus de 4000 citoyens libres qui se levèrent, se découvrirent en disant : « Je le jure ! »

Vint ensuite l'élection d'un membre du Tribunal criminel. Trois noms furent proposés par les électeurs. Alors, le landamman dit : « Que celui de mes chers et fidèles concitoyens qui est d'accord de nommer M. X. comme juge au tribunal, lève la main droite. » Les trois noms présentés furent mis aux voix ; l'un d'entre eux fut éliminé d'emblée. Après avoir voté trois fois, le candidat qui avait eu le plus de voix fut nommé ; le Conseil d'Etat *in corpore* était monté à la tribune pour fonctionner comme scrutateur.

A midi 45, les autorités rentraient en cortège au bâtiment du gouvernement : la landesgemeinde était finie.

Chacun s'en fut se réconforter et l'animation reprit de plus belle dans les rues.

L'après-midi, de nombreux concerts dans les jardins des brasseries permirent à la population de goûter la blonde bière sous les frais herceaux de verdure dont les feuilles, à peine écloses, brillaient au soleil de mai. Tout à coup, cependant, un coup de tonnerre et quelques grosses gouttes de pluie annoncent un orage ; en un clin d'œil les rues sont transformées en rivières... et ce fut une toute petite catastrophe pour les marchands ambulants et pour les détenteurs d'établissements ; ce fut très court heureusement. Les premières étoiles émaillèrent le ciel ; les petits oisillons se turent peu à peu ; le Glärnis prit une couleur plus foncée, se détachant moins rudement à l'horizon.

Quelques accents de lointaines musiques nous laissent supposer que l'on dansa jusqu'à l'aube nouvelle qui vint rappeler jeunes et vieux à leur travail.

Pas un incident fâcheux, aucune dispute, aucun individu ayant abusé des bonnes grâces de Bacchus ou Gambrius : c'est là un point de plus à ajouter à l'excellente impression de cette belle

journée qui fut non seulement très intéressante par son caractère patriotique, mais encore une belle leçon de civisme.

(Nouveliste vaudois, mai 1910.) Fridolin.

LE PARAPLUIE DE M. PUCHE

LA porte de l'allée s'ouvrit et M. Puche apparut. Il donna un coup d'œil à son corps grassouillet, à ses « caoutchoucs » et remarqua que sa plume à réservoir n'était pas à la petite poche de son habit.

— Tiens, se dit-il, je l'ai oubliée sur mon secrétaire.

Ce contre-temps le chagrina. Il était huit heures trois-quarts à la montre oxydée de M. Puche et le congrès pacifiste s'ouvrait à neuf heures. Or, le bureau de M. Puche se trouvait aux antipodes — ce mot était de lui — de l'Hôtel de Ville. Et M. Puche, sténographe parlementaire — il s'intitulait ainsi, car sa mission consistait exclusivement à « prendre » les débats du conseil municipal — aimait à être exact.

Un tram passait qui l'enleva. Debout sur la plate-forme avant de la voiture, M. Puche obéissait. Il s'intéressait aux manivelles du wattman, pestait mentalement contre une pluie obstinée, qui striait les glaces de petites lignes mobiles et donnait une tristesse lamentable à ce dimanche matin.

Quand le tramway eut traversé le boulevard aux trottoirs larges et aux magasins fermés, le pont de granit, dont les beaux piliers s'ornaient de candélabres hideux, quand il se fut arrêté sur la place des Platanes, M. Puche descendit.

A petits pas rapides — on eût dit qu'il courait sur une allée de toboggan — le sténographe parlementaire gagna son bureau. Et, en effet, sur le secrétaire de bois noir, entre le buvard-réclame et rainure, gisait — chose étonnante et presque incompréhensible — la plume à réservoir de M. Puche. Emu de son imprudence et heureux de retrouver le plus important de ses outils, M. Puche respira. Il glissa la plume dans sa poche, veilla à ce qu'elle fût bien fixée par le clips et chercha son parapluie.

Il n'était pas dans l'embrasement de la fenêtre, où il le plaçait d'habitude, le pied plongé dans une vieille boîte de thon, car le porte-parapluie avait été brisé par le concierge et on n'en avait jamais revu d'autre. Il le chercha sous le secrétaire, sur les chaises, regarda peureusement sa montre, le traita, en s'emportant, de « sale pépin », de « maudit riflard », de « stupide engin », menaça tous les marchands de parapluies de s'acheter un « imperméable » et descendit, furieux.

La pluie s'était mise à tomber, oblique et serrée. C'était bien sa veine ! Et il avait pourtant pris son parapluie, ce matin-même, en sortant. Soudain, il frémit ! Le tram ! Il l'avait, parbleu, laissé dans le tram ! Il s'injuria de son étourderie : il ne l'avait pas volé de tomber, ainsi, de Charybde en Scylla !

Un instant héroïque, il songe à la sacrificier. Tant pis, il irait, sous la pluie, jusqu'à l'Hôtel-de-Ville. Mais ses principes d'économie et de prudence l'emportèrent. Au diable les pacifistes ! Ils se passeraient bien de lui pendant une demi-heure. Des gaillards qui le privaient déjà d'une grasse matinée, et Dieu sait combien méritée... Il voulait son parapluie et il l'aurait.

Il se posta devant l'arrêt du tramway. C'était une ligne ceinture, qui faisait le tour de la ville. M. Puche saurait bien reconnaître le wattman ou le contrôleur.

Une voiture passa. Il eut des doutes sur ses talents physionomistes. Il ne reconnaissait personne, à travers ces vitres inondées. Et la pluie tombait avec acharnement. Son chapeau de paille se décollait, l'eau mouillait ses chaussettes, dessus ses souliers bas. Après quarante minutes d'attente, il lui semble reconnaître un wattman.

L'homme fut très étonné. Il n'avait rien vu. M. Puche devint insinuant.

— C'est vraiment étonnant, oui, étonnant, dit-il, souçonneux.

Le wattman se rebiffa :

— Dites que je l'ai volé, « encore » ?

Les voyageurs s'impétiaient, le contrôleur sonna bruyamment. Le wattman eut un geste de